Revue européenne des migrations internationales

vol. 33 - n°2 et 3 | 2017

Dire la violence des frontières. Mises en mots de la migration vers l'Europe

La transformation genrée des normes matrimoniales et familiales dans le contexte des migrations internationales. Le cas des Chinois·es « conjoint·es de Français·es » résidant en région parisienne

The Gendered Transformation of Matrimonial and Family Norms in the Context of International Migration. The Case of Chinese “Spouses of French” Residing in the Paris Region

La transformación de género de las normas matrimoniales y familiares en el contexto de la migración internacional. El caso de los «cónyuges de franceses» chinos residentes en la región parisina

Simeng Wang

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/remi/8696>

DOI : 10.4000/remi.8696

ISSN : 1777-5418

Traduction(s) :

The Gendered Transformation of Matrimonial and Family Norms in the Context of International Migration. The Case of Chinese “Spouses of French” Residing in the Paris Region - URL : <https://journals.openedition.org/remi/10337> [en]

Éditeur

Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 273-300

ISBN : 979-10-90426-59-7

ISSN : 0765-0752

Référence électronique

Simeng Wang, « La transformation genrée des normes matrimoniales et familiales dans le contexte des migrations internationales. Le cas des Chinois·es « conjoint·es de Français·es » résidant en région parisienne », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 33 - n°2 et 3 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2019, consulté le 15 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/remi/8696> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remi.8696>

La transformation genrée des normes matrimoniales et familiales dans le contexte des migrations internationales. Le cas des Chinois-es « conjoint-e-s de Français-es » résidant en région parisienne

Simeng Wang¹

« Conjointes de Français », un site privilégié d'observation de transformation des normes

Les statistiques nationales montrent que les migrants catégorisés comme conjoints de Français sont de plus en plus nombreux : l'Insee constate que 72 % des admissions au séjour le sont pour motif familial et, parmi ces migrants, 74 % rejoignent en 2010 leur conjoint de nationalité française (Insee, 2012 :142). On s'éloigne de plus en plus de l'image de la femme migrante « conjointe de Français » ou de celle de l'immigrée par le « regroupement familial » (Tribalat, 2009), pour aller vers une diversification des situations migratoires – telles que des hommes rejoignant une conjointe française ou des femmes ayant un projet migratoire individuel (Algava et Bègue, 2008) –, dans lesquelles les rapports sociaux de sexe, de genre et de classe sont profondément reconfigurés. Le cas des « conjoints de Français » issus des mariages « extra-ethniques »² nous semble particulièrement intéressant et constitue un lieu propice aux réflexions sur la transformation des normes matrimoniales et familiales chez des migrants

1 Docteure en sociologie diplômée à l'École Normale Supérieure (2014), chargée de recherche au CNRS et membre du CERMES3, 7 rue Guy Môquet, 94801 Villejuif ; simeng.wang@cnrs.fr

Cet article a bénéficié des remarques de Tania Angeloff, Florence Maillochon et Amélie Le Renard, ainsi que des lectures des évaluateurs anonymes de la *Revue Européenne des Migrations Internationales*, à qui j'adresse mes sincères remerciements.

2 Il s'agit ici d'un des types de couples mixtes dans lequel les deux conjoints non seulement ont différentes nationalités, mais également appartiennent à des origines ethniques différentes. Autrement dit, dans cette étude, nous éliminons les couples formés par un-e Français-e d'origine chinoise et un-e Chinois-e. L'emprunt de ce terme « extra-ethniques » s'est inspiré des travaux de Santelli et Collet (2003). Plus largement sur les mariages mixtes, dont le terme « mixte » peut renvoyer à des niveaux pluriels d'une configuration conjugale (en termes de nationalité, de race, d'origine ethnique, d'origine sociale, entre autres), voir les travaux de Singly (2004) et Bozon et Héran (2006).

internationaux. Puisque ces hommes et femmes conjoints de Français doivent faire face aussi bien aux normes de leur pays d'origine que celles du pays d'accueil, de manière contradictoire, voire parfois conflictuelle. Comme c'est l'acte d'un mariage extra-ethnique qui justifie leur droit de séjour en France, les normes matrimoniales et familiales sont d'emblée mises en avant dans leurs rapports à la société d'accueil, dans leurs démarches administratives, et dans leur vie quotidienne. Dans l'autre sens, les normes matrimoniales et familiales sont également centrales dans leurs rapports au pays d'origine, notamment en termes de relation avec leurs parents, puisque le fait de devenir « conjoint de Français » et de s'installer en France peut se heurter avec les attentes parentales sur le mariage, sur la modalité de cohabitation et sur la perpétuation de la descendance. Les deux espaces socio-culturels participent en effet à l'expérience globale de l'individu (Sayad, 2006). Le rapport qu'il entretient avec les normes et les valeurs dominantes de son milieu d'appartenance avant l'émigration et l'appropriation de celles véhiculées dans son milieu d'arrivée peuvent donner lieu à de multiples configurations de relations familiales.

Ici, nous traitons spécifiquement le cas de mariages « extra-ethniques » entre Chinois et Français. Dans les statistiques nationales de 2012 citées supra, malgré un effectif stable dans le cas des femmes chinoises conjointes de Français comme celui des hommes chinois conjoints de Françaises³, la pluralité de leur trajectoire sociale reste méconnue. D'autant plus qu'il est difficile de dissocier le motif familial d'autres motifs migratoires⁴. À partir de ces constats, nous souhaitons, à travers une approche qualitative, mettre la focale sur la transformation des normes matrimoniales et familiales au sein des couples « extra-ethniques » dont un-e membre est Chinois-e conjoint-e de Français-e, autrement dit sur les diffusions, réappropriations et mises en concurrence des normes, solidement ancrées dans le quotidien d'une vie de migrant. Nous tentons de montrer que derrière une telle catégorie administrative « conjoint de Français », représentée comme une catégorie allant de soi, les rapports de genre, de génération, de classe et les rapports ethniques s'articulent, de manière intersectionnelle⁵ et fonctionnent comme producteurs de normes matrimoniales et familiales dans des contextes de migrations internationales. À côté des études penchées sur les « faux mariages » pour les conjoints de Français demandant un titre de séjour (Spire, 2012), nous nous focalisons sur ceux en situation régulière, autrement

3 Entre 2004 et 2013, selon les données fournies par l'Insee (« État civil » de la France métropolitaine, tableau Mariages mixtes et mariages entre étrangers par nationalité du conjoint), l'effectif des hommes chinois conjoints de Françaises de chaque année reste stable autour de soixante et celui annuel des femmes chinoises conjointes de Français varie entre 700 et 800.

4 Sur les limites de l'approche statistique des circulations migratoires, voir entre autres Borrel (2004).

5 L'intersectionnalité traite de la pluralité des logiques de domination. Des études sur les immigrations postcoloniales privilégiant une approche en termes d'intersectionnalité mêlent diverses catégories structurées par la domination telles que sexe, classe et race (Collins, 2000 ; Dorlin, 2005) et mobilisent des concepts tels que « cosynthèse », « inter-connectivité », « multidimensionnalité », « identité multiplicative » pour décrire les inégalités et les rapports de domination (Poiret, 2005). Notre travail sur des migrants chinois et leurs descendants de la région parisienne, une migration dépourvue de dimension postcoloniale, a montré qu'outre le genre, la classe et la race, l'âge, la génération migratoire, l'origine régionale et le contexte historicisé précédant l'émigration de l'individu participent également à la construction des rapports sociaux de domination (Wang, 2014 et 2017).

dit, chez qui ne se pose pas l'enjeu de la régularisation par le mariage⁶.

L'intersectionnalité traite de domination, mais pas seulement le cas des dominés : toutes les positions sociales, y compris dominantes, doivent être pensées dans leurs multiples dimensions (Fassin, 2015). La position des personnes privilégiées est rarement analysée au prisme de l'articulation des hiérarchies et rapports de pouvoir (Le Renard, 2014). Notre étude traite à juste titre de migrants parmi les moins précaires – par rapport aux autres catégories de migrants chinois en France – situés dans différents rapports de domination et d'inégalité. En suivant les étapes à la fois de migration et de mariage des enquêtés – de l'émigration à l'immigration, du déplacement de la famille d'origine en Chine à la belle-famille en France –, trois scènes sociales nous paraissent être les sites d'observation les plus privilégiés de la transformation des normes matrimoniales et familiales chez ces hommes et femmes chinois, où ils sont confrontés aux différentes normes de manière des plus conflictuelle. Il s'agit d'abord de la famille d'origine, face aux parents résidant en Chine ; ensuite à la préfecture et à l'Office français de l'immigration et de l'intégration (OFII), devant les agents administratifs qui les accueillent ; enfin dans la famille nucléaire fondée et installée en France en présence de la belle-famille française. L'analyse de ces trois scènes permet de passer de la pluralité à la complexité du processus de transformation des normes chez ces conjoints de Français et de déconstruire la dichotomie des systèmes de normes d'ordre culturelles, pour voir comment « l'intersectionnalité circule d'un contexte à l'autre, d'un pays ou d'un continent à un autre » (Yuval-Davis, 2015) et comment la transformation des normes matrimoniales et familiales peut prendre des configurations multiples selon les milieux sociaux, les sexes, les origines ethniques et les types de famille dans lesquelles ces enquêtés hommes et femmes ont été socialisés en Chine et ont atterri en France.

Le mariage et la migration sont des moyens de mobilité sociale pour un individu, tant ascendante que descendante (Bozon et Héran, 2006). L'articulation entre le choix du conjoint et le projet migratoire en amont de l'émigration nous paraît un des éléments primordiaux pour comprendre les normes matrimoniales et familiales dans la société d'origine auxquelles les enquêtés concernés font face. En pleine transformation profonde de la société chinoise (Sun, 2003) – de l'émergence économique aux déséquilibres démographiques entre hommes et femmes (Attané, 2006) – ainsi qu'en métamorphose de l'ethos matrimonial⁷ en Chine (Sun, 2012 ; Wang, 2013), comment les normes sociales en matière de destin matrimonial extra-ethnique impliquant un projet de migration internationale sont produites par l'ensemble des proches de la personne concernée et appropriées (ou non) par cette dernière ? Quelles conséquences le choix d'épouser un-e Français-e aurait sur les relations intergénérationnelles au sein de la famille d'origine de ces migrants chinois enquêtés ?

6 Notre recherche se distingue donc des travaux qui s'intéressent aux femmes en situation précaire, qui mobilisent leurs ressources corporelles et sexuelles dans la relation d'intimité avec des conjoints français, afin d'obtenir un statut administratif légal en France.

7 Nous empruntons ici la définition de l'« ethos matrimonial » employée par Rault (2007) dans une terminologie d'inspiration webérienne : « un ethos matrimonial constitue le système de dispositions mentales relatives au mariage, un ordre normatif intériorisé qui joue un rôle dans l'orientation des activités des individus ».

Ensuite, la confrontation des migrants que nous étudions avec l'administration – demande du titre de séjour, signature du contrat d'accueil et d'intégration (CAI)⁸ –, révèle d'une manière significative des normes régulant un-e « bon.ne conjoint.e de Français.e ». Par quels biais ces agents administratifs transmettent-ils aux migrants chinois enquêtés des normes matrimoniales et familiales associées à la catégorie de « conjoints de Français » dans le contexte général d'« intégration comme injonction » (Lochak, 2006) ? Quelles sont les réceptions genrées par ces migrant.e-s chinois-es pour « préparer son intégration républicaine dans la société française » (Slama, 2007) en tant que « conjoint.e » ?

Enfin, en mettant la focale sur les dynamiques intraconjugales, nous étudions une série de négociations au sein du couple qui renvoient à la transformation genrée des normes matrimoniales et familiales : contribution et (re)distribution économiques, transmissions linguistiques aux descendants, décisions sur le ou les prénoms et noms de familles de l'enfant, visites à rendre aux deux côtés des parents.

Méthodologie et deux profils principaux de « conjoints de Français »

Notre étude s'appuie sur une enquête de terrain menée depuis 2011, auprès d'une trentaine de migrantes et migrants chinois résidant en région parisienne, tous conjoints de Français. C'est à partir des premiers abords dans les files d'attente à la préfecture de Paris et à l'OFII⁹ et du maintien de contact au fil du temps qu'une proximité amicale et une relation de confiance se sont établies entre nous. Nous avons pu ainsi mener des entretiens semi-directifs individuels avec eux et participer à leurs activités de sociabilité. Au cours de ces dernières, grâce à l'effet de « boule de neige », nous avons rencontré d'autres conjoints de Français, qui sont devenus les futurs enquêtés.

En parallèle, une vingtaine de sessions d'observations participantes à la préfecture de Paris et à l'OFII a été effectuée et plus de vingt d'heures d'entretiens – individuels et collectifs – ont été menées auprès de sept agents administratifs du Service de l'immigration et de l'intégration (SII) de cinq départements différents. Les agents administratifs que nous avons rencontrés étaient tous des femmes, nées entre 1957 et 1988. En dehors d'une chef du bureau des étrangers à la préfecture, toutes les autres sont des agents du guichet (cinq en fonction

8 La préfecture délivrera la carte de séjour sur présentation du certificat médical de l'OFII et après signature du CAI (Contrat d'accueil et d'intégration). Ce contrat a pour objet de favoriser l'intégration dans la société française des étrangers admis pour la première fois au séjour en France et qui souhaitent s'y installer durablement. Obligatoire depuis 2007, il est conclu entre l'étranger et l'État français, représenté par le préfet de département. L'État doit assurer un certain nombre de prestations, notamment des formations, et l'étranger s'engage à y participer. Ces formations sont composées de formation civique, de session d'information sur la vie en France et d'apprentissage de la langue française. Les catégories de migrants concernées sont les conjoints de Français, les personnes arrivées en France au titre du regroupement familial, les travailleurs possédant un CDI, les réfugiés et l'ensemble des étrangers obtenant leur première carte de séjour. Pour plus de détails, voir : <http://vosdroits.service-public.fr/particuliers/F17048.xhtml>

9 Pendant ces années de séjour en France, l'auteure poursuit elle-même régulièrement des démarches administratives pour l'obtention et le renouvellement de son titre de séjour.

publique de catégorie B et une de catégorie C) : secrétaires administratifs, adjoints administratifs, agents de prise et d'études des dossiers de tout type de demande de titre de séjour – « vie privée et familiale », « étudiant », « scientifique-chercheur », « salarié », « commerçant », « réfugié », etc. Le fait qu'elles ne traitent pas uniquement les demandes « vie privée et familiale » nous paraît extrêmement intéressant, puisque leurs discours produits sur des conjoints de Français révèlent encore plus leurs logiques de transmission de normes familiales aux époux étrangers. Les entretiens se déroulent à la préfecture, donc à leur lieu de travail.

Parmi les migrants enquêtés, nous distinguons deux profils sociaux principaux. Le premier est celui de ceux qui sont appelés « migrants par le mariage » (Constable, 2003), c'est-à-dire les Chinois immigrés en France à la suite d'un mariage célébré en Chine ou grâce à l'intention de se marier en France avec un conjoint français. Les neuf hommes et sept femmes – nés entre 1971 et 1986 – correspondant à ce profil, ont tous un diplôme de licence obtenu en Chine avant leur émigration. Certains ont poursuivi des études jusqu'en master. C'est dans un contexte urbain chinois ou plus largement en Asie – dans tous les cas hors France – qu'ils et elles ont rencontré leurs futurs conjoints. À l'occasion de traverser des frontières pour promouvoir leur mariage, ils peuvent concevoir en même temps un projet individuel de mobilité personnelle : poursuivre des études, construire une carrière professionnelle à l'étranger, entre autres. Le second profil englobe les migrants chinois qualifiés – nés entre 1982 et 1990 – qui ont épousé un·e Français·e. Par « migrants chinois qualifiés », nous entendons des jeunes diplômés ayant effectué la totalité ou une partie de leur cursus supérieur en France et qui choisissent de s'y installer à la fin de leurs études¹⁰, pour des raisons professionnelles et/ou familiales (Wang, 2014). Étant déjà sur le territoire français, leur lieu de rencontre du futur conjoint est souvent en France.

Malgré la différence en termes de trajectoire migratoire, ces deux groupes partagent néanmoins certaines caractéristiques sociales en commun. D'abord, une partie du premier groupe et la totalité du second font partie de la génération de l'enfant unique¹¹. Ensuite, même si les enquêtés du premier groupe ne sont pas venus en France pour faire des études supérieures, ils avaient reçu une éducation de niveau licence – au moins – en Chine et certains d'entre eux se sont inscrits dans des universités françaises une fois immigrés en France. La totalité de ces enquêtés est qualifiée – soit en Chine, soit en France, soit à la fois dans ces deux pays – et possède un niveau de capital scolaire et culturel relativement élevé, même si tout diplôme n'est pas reconnu en France¹². Enfin, aucun de ces enquêtés n'est issu du milieu rural au sens strict. C'est-à-dire que la plupart d'entre eux sont nés dans de grandes villes¹³, souvent des chefs-lieux de provinces – et pour les autres, même s'ils sont nés dans des régions moins

10 Dans un entretien mené en novembre 2014 avec Monsieur Ma, le ministre-conseiller au service de l'éducation de l'Ambassade de Chine en France, il constatait que parmi 150 000 migrants chinois qualifiés résidant en France, une grande majorité habite en Île-de-France. Sur l'histoire générale de la diaspora chinoise, voir entre autres Ma Mung et Guillon (1992) et Ma Mung (2000).

11 Cette politique est mise en place en 1976 en Chine continentale.

12 Pensons par exemple au diplôme de médecine obtenu en Chine.

13 Une grande ville chinoise a pour caractéristique, entre autres, d'avoir quelques millions d'habitants.

urbanisées, ont également vécu en milieu urbain chinois, durant leurs études de licence, de master, ou leurs premières expériences de travail. Pour ceux issus du milieu rural, leurs premières expériences de la mobilité géographique au sein de la Chine qui marque également une véritable ascension sociale¹⁴, avant d'arriver en France, expliquent en partie leur propension à se déplacer dans l'espace international. Soucieux d'offrir une continuité dans les études de cas et de situer l'enquête dans sa trajectoire sociale allant de l'émigration à l'immigration, nous privilégions les cas les plus révélateurs et y revenons de manière alternante aux trois scènes sociales évoquées ci-avant, qui correspondent à chaque étape de leur parcours migratoire.

Les regards genrés de parents chinois sur le choix du « conjoint français »

Dans les représentations maritales chinoises, une femme mariée est souvent considérée comme la personne qui quitte sa famille d'origine et constitue ainsi un « bien à perdre » pour ses parents ; alors qu'un homme marié est celui qui acquiert du bien pour sa famille (Xu, 2005 ; Zheng et Yang, 2003). Le mariage s'accompagne ainsi d'un acte d'échange entre les belles familles, de celle du marié à celle de la mariée. Cet échange est conçu comme un remboursement non seulement des biens matériels à la suite du départ de la mariée de sa famille d'origine – ses parents perdent une force de production dans la vie quotidienne –, mais également d'une perte au sens symbolique : la mariée n'est plus considérée comme une garantie d'assistance le jour où ses parents perdront leur autonomie (Wang, 2015). Ces normes matrimoniales genrées semblent conditionner les regards posés par des parents chinois sur le choix du conjoint de leur enfant lorsqu'il s'agit d'un étranger ou d'une étrangère. En fonction du sexe de l'enfant et du milieu social dont il est issu, un mariage extra-ethnique apparaît pour des parents comme quelque chose de plus ou moins acceptable. Le cas de Xiang est significatif.

Résister aux normes pour épouser : le cas de Xiang, un gendre déplacé

Xiang est né en 1979 à Hangzhou¹⁵, fils cadet d'une fratrie de deux enfants – un garçon et une fille. Après avoir obtenu une licence de français à l'Université de Nanjing en 1997, contrairement à ses camarades de classe qui sont partis à l'étranger – en France comme en Afrique – ou dans les villes les plus grandes de la Chine, Xiang a décidé de retourner dans son pays natal et a eu un poste

14 En Chine, le lieu de naissance – urbain/rural déterminant l'état du compte de pièce d'identité (户口/*hukou*) – consiste en un indicateur du statut social d'un individu. Le *hukou* est un système d'enregistrement et de contrôle de la population instauré à l'époque maoïste pour servir le projet de développement socialiste. Il a créé une division durable entre les villes et les campagnes et donné naissance à un système de statuts en contravention avec la Constitution chinoise qui stipule l'égalité des citoyens devant la loi. Toutes les personnes issues du milieu rural vivant en ville ne peuvent accéder à un statut de citoyen urbain : les étudiants le peuvent pendant la période de leurs études supérieures. À ce titre, leur mobilité géographique au sein de la Chine marque également une véritable ascension sociale.

15 Cette ville est située au sud de Shanghai.

d'enseignant de français dans le secondaire¹⁶. En 2001, c'est sur son lieu de travail – au collège où il enseigne – qu'il a rencontré sa future épouse, Cécile, alors lectrice française à l'école. Jeune diplômée d'une licence de littérature française, elle y est recrutée sur un CDD d'un an. Ses parents, l'un agrégé en anglais, l'autre en géographie, sont tous deux enseignants dans le secondaire et résident en région parisienne. Tombés amoureux, les deux jeunes se posent des questions sur leur avenir et finissent par prendre la décision de se marier. Xiang relate la scène de l'annonce de cette nouvelle à ses parents, ouvriers retraités.

« C'était en fin d'après-midi, ma mère était en train de laver des légumes, comme d'habitude, avec mon père à côté, qui bricolait sa radio. J'ai dit : "Cécile et moi, on va se marier." Au début, ils n'ont pas compris de qui je parlais. En fait, notre relation était plus connue à l'école que dans la famille [sourires]. Pendant un an, je n'étais venu qu'une seule fois avec Cécile chez mes parents, on a dîné ensemble, je l'ai présentée comme une "copine". Après avoir compris de qui je parlais, mon père a jeté sa radio sur la table puis est parti dans sa chambre. Ma mère continuait de préparer le dîner, sans dire un seul mot. Sur le moment, je ne savais pas quoi faire. Je me suis donc assis dans la salle à manger et observais ma mère. Elle me tournait le dos, la tête baissée. De temps en temps, elle levait la main pour frotter son visage. J'ai fini par comprendre qu'elle pleurait. J'étais choqué par leurs réactions. Ce soir-là, comme tous les autres soirs, elle a sorti les plats et mis la table, puis elle est partie dans la chambre pour chercher mon père. Je les entendais parler à l'intérieur. Au bout de dix minutes, personne n'était sorti et je n'en pouvais plus. Je suis donc parti. Quand je suis rentré à la maison¹⁷, vers minuit, la table était rangée. Ma mère m'a laissé une note : "Dans le frigo, il y a du canard aux marrons". Juste cette phrase, rien d'autre, rien. »

Cette scène de l'annonce de la décision de mariage, ne donnant lieu à aucun échange, est pour Xiang riche en émotions. Dans les jours qui s'ensuivent, ses parents lui ont demandé à plusieurs reprises, dans les soupirs et les larmes, s'il était sûr de vouloir épouser une étrangère. Cette formulation d'une « étrangère » utilisée par les parents de Xiang pour désigner Cécile semble révélatrice. Parce que l'usage du terme « étrangère » renvoie à une catégorisation d'épouses basée sur la nationalité et met en évidence la raison d'insatisfaction des parents de Xiang envers ce mariage : ils ne reprochent rien de particulier à Cécile elle-même, mais ils le sont du fait qu'elle est « étrangère » et de la nature « extra-ethnique » du mariage. Xiang m'explique qu'il hésitait, avant cette annonce, sur le lieu de célébration du mariage, entre faire l'enregistrement en Chine ou en France. Cependant « déçu » par les premières réactions de ses parents, il a vite pris sa décision d'épouser Cécile en France.

Quelques jours plus tard, c'est à l'annonce de sa double décision – de mariage et de migration – que la tension entre Xiang et ses parents – notamment son père – a atteint un sommet. Furieux, son père a hurlé : « *Tu vas non seulement*

16 Il s'agit d'un poste à vie. En Chine, les enseignants en secondaire sont des fonctionnaires d'État.

17 De manière générale, il est relativement courant, au moins jusqu'au début des années 2000, qu'un·e jeune Chinois·e qualifié·e et non marié·e habite chez ses parents lorsqu'ils résident dans la même ville. Puisque d'un côté, la cohabitation avant le mariage était longtemps considérée comme une déviance et que de l'autre côté, le départ de la famille d'origine – aux sens matériel comme symbolique – était davantage marqué par le mariage que la mise en couple, ou l'accès à l'emploi (Pan et Zeng, 2000).

nous faire un petit-enfant qui n'a pas le sang pur, mais toi-même tu deviens une espèce de "verrou à tige à l'envers" [daochamen/倒插门]¹⁸ ! Tu n'as pas honte ? Aller en France comme ça [par le mariage] et être dépendant de ta femme ? ».

Encadré 1 : « Verrou à tige à l'envers » ou gendres installés dans la belle-famille

Énoncé plus haut, dans des coutumes matrimoniales traditionnellement répandues dans la société chinoise, un mariage s'accompagne habituellement d'un déplacement de la mariée de sa famille d'origine vers sa belle-famille. Lorsqu'il s'agit d'un marié s'installant dans sa belle-famille, cette modalité de mariage est nommée littéralement « *ruzhu* » (入赘). Dans le langage courant, l'usage du terme de « *daochamen* » est fréquent. L'enfant né du couple prend usuellement le nom de famille de sa mère pour assurer la succession familiale du côté maternel et le mari change parfois également son nom de famille. Reflétant les rapports de forces entre les deux belles familles en alliance, « le mari installé dans sa belle-famille » sous-entend une position relativement « faible » de sa famille d'origine et pourrait faire perdre la face aux parents de ce dernier (Zhao, 1986 ; Guo, 2005). Dans la Chine ancienne, ce phénomène ne porte pas toujours une connotation péjorative à condition que les gendres soient en voie d'ascension sociale au moment de mise en couple (Tang, 2005). En témoigne le proverbe « *bangxiazhuoxu* » (榜下捉婿) décrivant une scène courante : celle du lendemain de la publication des résultats des examens impériaux, des familles bourgeoises locales se rendent sous l'affiche des résultats pour rencontrer les candidats classés – souvent issus de milieux populaires –, dans l'intention de les faire devenir des gendres installés chez eux. Dans un contexte plus contemporain de la société chinoise, des maris vivant sous le même toit que leurs beaux-parents reçoivent souvent des jugements moraux de leur entourage (Fei, 1998). Ceci est en premier lieu dû au fait que les parents du mari sont censés être pris en charge au quotidien par le jeune couple marié. Alors qu'avec la modalité de cohabitation entre ce jeune couple et les parents de la mariée, les parents du mari donnent l'impression d'être « laissés-pour-compte ». Ensuite, le mari est souvent vu comme un homme « dépendant » de sa femme et de ses beaux-parents. Certains maris déplacés témoignent de leur vécu chez les beaux-parents en recourant à la métaphore de « castration mentale » (*jingshenyange/精神阉割*).

Malgré l'opposition de ses parents, Xiang était déterminé dans son choix matrimonial. Ayant démissionné au lycée, il a selon lui, causé une « polémique » au lieu de travail.

« Certains me taquinaient en disant : "Tu es un vrai homme amoureux et romantique", certains voulaient me convaincre de rester parce que d'après eux "un homme ne devrait pas suivre sa femme comme ça". Le directeur de l'école m'a dit : "C'est ton choix de partir, mais malgré tout, n'oublie pas de rentrer de temps en temps pour voir tes parents. Ils comptent sur toi." »

¹⁸ L'appellation en mandarin pour désigner le mari qui s'installe après le mariage chez les parents de sa femme et y habite. En anglais, le terme est « *a live-in son-in-law* ».

La « polémique » que Xiang décrit consiste en effet en un débat de normes sociales parmi ses collègues sur les rapports de force au sein du couple. En outre, le discours du directeur de l'école met en relief les normes familiales régulant un « devoir de retour » d'un homme chinois émigré (Wang, 2015 et 2017), quel que soit le motif migratoire : études, travail, et ici mariage en l'occurrence. Le jour où Xiang est parti pour la France, sa sœur est revenue à la maison¹⁹ pour remédier à la tension entre Xiang et son père. En vain. Avant le départ en France, la dernière phrase que Xiang a entendue de son père était : « *Tu nous as trahis, tu te feras trahir !* ». Nous verrons dans les parties suivantes, à travers l'analyse de son vécu en arrivant en France – rencontre avec sa belle-famille, recherche de travail, entre autres –, comment les générations et le système de parenté participent à la négociation des normes familiales au sein d'un mariage extra-ethnique.

Par rapport à la réticence parentale à une épouse française qui renvoie à une catégorisation d'« étrangère » – ce que nous observons dans le cas de Xiang –, lorsqu'il s'agit d'une Chinoise qui épouse un Français, les regards parentaux sur un mariage extra-ethnique semblent davantage se focaliser sur les caractéristiques sociales du mari – âge, profession, personnalité, intérêt envers le monde chinois, entre autres. Introduisons maintenant le cas de Wendi et Jean-Claude.

Des femmes chinoises « conjointes de Français » vues par leur entourage

Le couple s'est rencontré à l'Alliance française à Canton. La soixantaine, Jean-Claude y enseignait le français. Wendi, vingt-cinq ans, était son élève. Elle apprenait la langue en vue de poursuivre ses études de master en marketing dans une école de commerce à Lyon. L'âge avancé de Jean-Claude est interprété par Wendi comme un point positif, qui implique le volume de connaissances, le caractère calme et doux, et constitue un pilier fondamental de leur relation²⁰. Cependant, les parents de Wendi, petits commerçants, le perçoivent autrement. Wendi rapporte :

« Laoniuchinencao (老牛吃嫩草) [littéralement traduit par "un vieux buffle mange de l'herbe tendre"²¹] était leur premier mot pour caractériser notre relation. Quand je leur ai dit que l'on aimerait bien se marier, mon père a répondu avec un visage tout rouge : "Il est plus vieux que moi ! C'est inadmissible que ce genre de chose arrive à ma fille ! Ni imbécile, ni handicapée, ni divorcée, tu as de quoi faire pour trouver un beau gosse, riche ou pas on s'en fout, mais de ton âge surtout ! Méfie-toi, fait-il partie des Occidentaux malhonnêtes déjà mariés en France ? !" »

Pour faire accepter l'âge avancé de Jean-Claude par ses parents, Wendi a passé deux ans à les convaincre, en créant plusieurs occasions de rencontres familiales. Au fil du temps, les parents de Wendi, derrière leurs premiers discours méfiants, commencent à apprécier Jean-Claude. Wendi me confie :

¹⁹ Elle réside à Shanghai.

²⁰ Ici, nous pensons à l'écriture de Bozon et Hérin (2006) sur l'âge plus élevé de l'homme, qui est considéré par les jeunes femmes comme un des éléments qui contribuent à la densité sociale masculine et peut donc être désiré en tant que tel.

²¹ Cette expression péjorative désigne en mandarin une relation avec plus de trente ans de décalage entre une fille et son conjoint.

« Un jour, mon père m'a dit en rigolant, "en fait, Jean-Claude est quelqu'un de simple, sincère et curieux". À ce moment-là, j'ai su qu'il avait accepté cette alliance. »

Même si le cas de Wendi pourrait paraître atypique au sens où il s'agit d'une femme se mariant avec une personne beaucoup plus vieille, les regards de ses parents posés sur un conjoint étranger et sur leur fille devenant conjointe de Français restent transposables aux autres cas. Au cours des entretiens menés auprès d'autres Chinoises mariées à un Français, nous entendons un discours récurrent de la part de leurs parents, caractérisant des normes matrimoniales concernant uniquement les femmes : « *Jiachuqu de nǚ'er, pochuqu de shui* » (« une fille mariée par ses parents, c'est comme de l'eau que l'on verse par terre »). Cet argument de ne pas compter sur leur fille ni en termes de devoir de retour ni dans la tâche de perpétuation de la descendance, rend les parents plus souples et moins décideurs dans le choix du conjoint de leur enfant.

Ainsi, même si l'avis initial des parents sur un mariage extra-ethnique peut paraître opposé, leur rejet d'un conjoint étranger n'est pas fondé sur le principe d'épouser un étranger. Ces parents restent en revanche vigilants sur les profils sociaux de cet étranger en question. Conjointement à la médiatisation de l'image des hommes occidentaux déclassés dans leur pays d'origine et venant en Chine pour trouver une épouse²², les parents des enquêtées que nous avons rencontrées ont fait comprendre, au moins une fois, d'une manière plus ou moins implicite, à leur fille qu'il faudrait « tester » ce conjoint en question avant de prendre une décision du mariage. Encore plus spécifique au cas des hommes français, dont le cliché du « romantisme » (Yang, 2007) entraîne chez des parents chinois une méfiance récurrente : « *Tu es sûr qu'il ne te trompera pas ?* », « *J'espère qu'il n'est pas déjà marié !* », « *On a entendu parler des prostituées chinoises à Belleville²³, il n'habite pas par hasard dans le quartier ?* » Ces remarques démontrent toutes une réticence de parents à leur futur gendre français, qui repose sur une appréhension des caractéristiques sociales de ce dernier, plutôt que sur un refus du mariage extra-ethnique conduisant à l'éloignement géographique entre leur fille installée en France et eux-mêmes. Ceci se distingue nettement du cas d'un homme concerné par un mariage extra-ethnique, comme celui de Xiang. À ce titre, les femmes chinoises « conjointes de Français » et les hommes chinois « conjoints de Françaises », dès l'amont de leur émigration, sont exposés différemment aux attentes parentales et aux normes sociales, à la fois en matière de devoir de retour – pour la prise en charge des parents – et de tâche de perpétuation de la descendance.

Pour ceux immigrés dans le cadre du mariage, la plupart n'étaient jamais précédemment venus en France. Peu d'entre eux y étaient déjà venus pour des raisons d'échanges universitaires ou de visites touristiques, et ce, pour une courte durée, inférieure à trois mois. Ainsi, lors de leur arrivée en France, les agents administratifs – à la préfecture et à l'OFII – qui traitent leur dossier font partie de leurs premiers interlocuteurs d'ordre institutionnel. Alors que pour ceux résidant déjà en France avant la formation de leur couple, changer leur statut – de « salarié », « scientifique », « commerçant » ou encore « étudiant » à

22 Voir les reportages en ligne : http://blog.sina.com.cn/s/blog_4e780db10102vfk4.html et <http://www.douban.com/group/topic/29526474/>

23 La question de la prostitution chinoise à Belleville est largement médiatisée en Chine.

« conjoint de Français » – marque également un changement de leur rapport à la société d'accueil. La mise en avant de la sphère familiale par rapport aux autres activités – professionnelles et/ou scolaires – de la vie d'un-e migrant-e selon les logiques administratives provoque davantage de confrontation de différents systèmes de normes familiales dans un contexte de migrations internationales.

Les normes familiales et matrimoniales transmises par l'administration française et leurs (ré)appropriations genrées par les migrants enquêtés

Commençons par examiner les premières expériences à la préfecture de Tan. Quarante-deux ans, elle est arrivée pour la première fois à Paris en 2010. À ce moment-là, elle venait d'être mutée au sein d'une entreprise internationale : toujours en poste d'expatriée commerciale, elle a quitté Singapour et est venue en Allemagne. C'est à Singapour qu'elle a rencontré son ancien collègue, Pierre, alors en mission de délégation en Asie. Ce Français ayant dix ans de moins que Tan, est devenu plus tard son mari. Une fois que le couple a pris la décision de se marier, Pierre a démissionné de l'entreprise pour que Tan puisse faire une demande de mutation géographique au sein du groupe. Quelques mois après son arrivée en Europe avec un titre de séjour de nature « salarié », Tan et Pierre ont célébré leur mariage à Paris. Tan a ensuite demandé son premier titre de séjour de nature « vie familiale et privée » :

« Je ne parle pas français. Chez nous, c'est l'anglais tout le temps. La dame en face de nous [à la préfecture] m'a dit en lisant mon dossier : "Vous avez pris le nom de votre mari, c'est bien !" Comme je ne comprenais rien, j'avais cru qu'il manquait des infos, puis j'entendais Pierre à côté me traduire en anglais. Je souriais à la dame qui s'est mise à parler en anglais : "It's good! It's integration!" »

D'emblée, cette scène met en relief le principe d'une politique nationale d'accueil destinée aux primo-arrivants, celle qui valorise leur intégration (Chevron, 2009). Cette femme agente du guichet valorise le changement de nom de famille de Tan, en l'associant à la volonté d'intégration d'une épouse étrangère. Dans un contexte où aucune loi n'oblige les femmes à prendre le nom de leur mari (Valetas, 2002), les agents administratifs que nous avons rencontrés interprètent le changement de nom de famille comme un indicateur qui « montre un certain degré de sincérité et d'effort dans le mariage ». Mais cette règle d'évaluation est rarement employée chez les hommes conjoints de Françaises demandeurs de titre de séjour.

« Le nom de famille, c'est malgré tout un signe d'attache, si on décide de le changer, c'est quand même quelque chose. Bien sûr, il y a toujours des exceptions. [...] Je peux dire que l'on est obligé de vérifier, si la personne en face de toi est déjà en France depuis huit ans, et qu'elle ne maîtrise pas un seul mot de français, tu commences à te demander comment ça se fait, et à avoir des doutes sur son mariage. » (Mme Bouchart)

« Le changement de nom, oui, la maîtrise du français aussi, ce sont des choses que l'on regarde. C'est notre métier ! Mais, dans mes trente ans d'expérience au guichet, ce que j'adore, c'est le compte bancaire en commun, c'est le top. » (Mme Durand)

« Il y a des gens qui font aucun effort, c'est hallucinant ! Il y a un an, ils étaient "demandeurs d'asile" ; puis quelques mois après, ils devenaient "malades" ; ça marchait pas, ils tentaient ensuite "conjoint de Français" ; quand tout était refusé, ils reviennent avec un bébé dans les bras [en tentant la demande de séjour de nature "parent d'enfant français"], c'est pas possible ! » (Mme Cutto)

Les discours des agents du guichet mettent d'abord en lumière une logique de suspicion constante du « faux mariage » – et plus généralement du « demandeur tricheur » – dans leurs pratiques professionnelles (Spire, 2008). Pour distinguer des « vraies » demandes de conjoints de Français de celles mensongères, ils développent une série d'indicateurs de vérification, dont font partie le changement de nom de famille, la maîtrise de la langue française et la possession d'un compte bancaire en commun. En même temps, toutes les agentes du guichet rencontrées nous présentent les migrants chinois – quel que soit leur motif de demande –, en comparaison avec les migrants d'autres origines ethniques, comme « plutôt des bons demandeurs », « dociles », « qui ne mentent pas, ou très rarement », « ayant tendance à dire oui à tout », même si en réalité, il y a « de vrais problèmes de communication et de compréhensions à cause des barrières linguistiques et culturelles ».

Cette composition diversifiée des populations reçues au guichet comme lors de la formation civique à l'OFII – en termes d'origine ethnique ainsi que de représentation y étant associées –, fait que les enquêtes chinois conjoints de Français, n'étant pas forcément visés par la transmission des normes familiales et matrimoniales de la part des agents administratifs notamment à l'égard de l'égalité entre sexes et de la liberté des femmes, sont amenés à y assister. Le discours de Tan le met en exergue :

« La formatrice [à l'OFII] nous a dit au moins dix fois, que les femmes sont libres de faire tout ce qu'elles veulent, elles peuvent travailler, s'habiller comme elles veulent, garder leur nom de jeune fille, blabla. Certaines choses me paraissent évidentes, nous ne vivons pas dans la Chine impériale ! Ça me choque d'entendre encore des paroles sur le droit de travail des femmes. Avant d'arriver [en France], je croyais que toutes les Françaises étaient comme De Beauvoir, qui débat, qui a des amants, qui est libre ! Mais j'ai découvert une autre France en arrivant... »

Cet extrait d'entretien montre d'abord qu'en formation civique, les discours valorisant l'autonomie des femmes et l'égalité entre hommes et femmes sont récurrents. Ceci rejoint les résultats d'autres enquêtes, décrivant que des agents administratifs participent à une « stigmatisation des signataires du CAI (contrat d'accueil et d'intégration), suspectés de ne pas respecter les normes de la société française » (Gourdeau, 2014). Ensuite, en approfondissant notre discussion, Tan confirme que dans la salle, il y a notamment des personnes majoritairement féminines et originaires du Maghreb, du Moyen-Orient et de l'Afrique subsaharienne. Certaines participantes sont voilées. Ces populations sont vraisemblablement plus ciblées par le contenu de la formation civique que Tan, qui se dit « choquée » d'entendre certaines remarques qui lui paraissent « évidentes ». À ce titre, nous pouvons questionner la pertinence du terme d'« intégration », basé sur un hiatus entre une insistance sur la différence et une injonction à l'indifférence, sans distinguer les parcours sociaux extrêmement hétérogènes des migrants en termes non seulement d'origine ethnique, mais également d'autres facteurs sociaux tels que la classe et le genre.

Le cas des conjoints de Français qualifiés en France – y ayant obtenu un diplôme dans le supérieur donc dispensés de la formation linguistique et de la formation civique – est révélateur pour étudier l'effet de ces deux rapports sociaux – classe et genre – dans la rencontre des systèmes des normes familiales et matrimoniales en administration. Examinons le cas de Yangtian.

Né à Shenzhen en 1988, Yangtian est venu en France à l'âge de seize ans. Après avoir fait une classe préparatoire, il est entré à l'École Polytechnique et y a rencontré sa future femme, Élodie. À la fin de ses études, alors stagiaire en entreprise et marié à Élodie, Yangtian a demandé un changement de statut d'« étudiant » à « conjoint de Français » :

« La première fois quand on est allé à la préfecture pour changer de statut [“étudiant” vers “conjoint de Français”], pour renforcer mon dossier, j’ai amené mon diplôme et mes bulletins de paie pendant les stages. J’ai demandé à la dame si elle voulait lire ces documents. Elle ne m’a même pas regardé, en continuant d’agrafer le dossier, elle a dit, “ça on s’en fout. Par contre, toutes les preuves de votre cohabitation, de votre union, j’en veux bien.” C’est la première fois que j’ai eu l’impression que mon existence portait un sens seulement par rapport à ma femme, et que devant l’administration, qui j’étais, ce que j’ai fait, polytechnicien ou pas, ça n’a aucune importance. C’est une expérience assez spéciale. »

Ce sentiment d'existence administrative exclusivement liée au statut de « conjoint » est largement partagé par des demandeurs de titre de séjour pour la vie familiale et privée. Quel que soit leur statut social, ils sont amenés à être assignés exclusivement au rôle d'époux et d'épouse. Ceci exerce en effet des conséquences sur les dynamiques et rapports de force au sein du couple. Concernant les hommes chinois conjoints de Françaises, à force d'être rappelés existants par rapport à leur femme et de passer du temps à faire des démarches administratives, certains enquêtés notamment ceux non actifs, partagent une impression de devenir « homme au foyer ». Regardons le cas de Bing.

Bing, trente ans, a connu sa future épouse, Ève, chanteuse de rock, dans le bar où il travaillait comme barman, à Pékin. Leur rencontre est décrite par Bing comme un coup de foudre : ils se sont vite mariés puis Bing est venu en France. Il raconte :

« Le mariage m’a fait du bien et j’ai retrouvé l’ambiance d’être en famille. Ma mère est décédée du cancer il y a dix ans, dès lors, mon père a souffert de dépression et s’est mis à boire beaucoup. Le jour où j’ai eu mon diplôme de licence²⁴, mon père m’a dit : “Fils, tu as grandi. Garde en tête cette phrase pour toute ta vie : suis ton cœur”. Le boulot au bar comme la décision de se marier puis venir en France, ce sont des choses qui me plaisent. Mais j’ai sous-estimé les difficultés qui m’attendraient. »

Les premiers mois du séjour de Bing sont entièrement consacrés aux démarches administratives et à l'apprentissage du français. Pendant ce temps-là, s'étant rendu compte de sa dépendance vis-à-vis de sa femme, aux sens écono-

24 En commerce international.

mique²⁵, administratif et linguistique, Bing contribue à la vie conjugale à sa manière, en se chargeant de la majorité des tâches domestiques. En parallèle, les sorties à l'extérieur de Bing portent sur le seul objectif d'obtenir son titre de séjour. Il se sent parfois « découragé » par les cours de français et en même temps, « submergé » par l'abondance des discours dont fait l'objet l'autonomie des femmes en formation civique :

« J'avais l'impression d'être un homme inutile. Un homme utile, pour moi, c'était celui qui s'occupait de l'extérieur, qui gagnait suffisamment bien sa vie pour nourrir toute la famille. Alors moi, je m'occupais que de l'intérieur [de la maison], comme si j'étais devenu une femme de ménage, une cuisinière. J'étais en permanence dans l'attente, attendre qu'Ève rentre à la maison. C'était horrible, parce que je suis devenu anxieux, et jaloux. Sortir de la maison, c'était pire, en formation civique comme en cours de français. Comme il y avait souvent plus de femmes que d'hommes, j'ai l'impression qu'on parlait davantage des sujets de femmes, en tout cas, des sujets en lien avec la famille et les tâches domestiques : comment trouver un boulot de type "aide à domicile", où accoucher, comment inscrire l'enfant à la crèche, etc. Moi, je suis un homme, j'ai un diplôme, aide à domicile, ce n'est pas pour moi ! [...] Avec le temps, j'ai fini par accepter ce rôle d'homme au foyer. »

En menant des démarches administratives, Bing se trouve dans un environnement relativement féminin. Les hommes qu'il y rencontre, souvent d'origine non chinoise et moins qualifiés que lui, acceptent quant à eux de travailler dans des secteurs dévalorisés et depuis longtemps féminisés, le ménage en particulier²⁶. Bing est ainsi amené à confronter à l'abondance d'informations liées à la vie familiale, aux tâches domestiques et à l'accès à l'emploi peu qualifié. Alors pour Bing, qui associait les rôles masculins à l'extérieur du foyer et les rôles féminins à la sphère privée de la famille – une des représentations sur la division du travail au sein du couple longtemps répandues dans la société chinoise (Zhang, 1998) –, il se sentait au départ « féminisé » au sein de la vie conjugale. Au fur et à mesure de l'installation du couple, Bing s'est approprié certaines normes familiales telle que la répartition des tâches domestiques entre homme et femme. Nous reviendrons sur cette transformation plus loin.

En administration, des femmes chinoises conjointes de Français, reçoivent, en comparaison avec leurs pairs masculins, une série de remarques en lien avec leur projet d'enfant. Xiaowen, trente-trois ans, diplômée d'une école de commerce et chargée de communication chez Peugeot, relate son sentiment d'être « jugée » au guichet :

« Elle [l'agente du guichet] étudiait mon dossier puis m'a dit : "C'est bien de faire des études, mais faire des enfants c'est important aussi, quand ce n'est pas encore trop tard". J'ai été surprise et l'ai pris d'abord pour une blague. Mais après elle continuait : "Vous avez choisi 'vie familiale et privée' [comme type de titre de séjour], ceci n'est pas une carte de type 'scientifique', ni de 'talent'. Ce ne sont pas les mêmes choses !" »

En effet, le sentiment d'être jugé devant l'administration n'est pas spécifique aux migrants. Mais dans le cas de migrants, ils deviennent encore plus révéla-

25 Sans revenu, Bing vivait des ressources de sa femme, intermittente.

26 Voir par exemple les travaux de Lillo et Rygiel (2007) et de Merckling (2010).

teurs puisque cela relève d'une altérité encore plus importante. Le discours de cette agente de guichet donne l'impression que le rôle de conjointe est assimilé à une de ses fonctions de « procréation », et que les aspirations personnelles de cette conjointe de Français telles que faire des études et être active vont à l'encontre de sa capacité à assumer les rôles d'épouse et de mère. Dans un contexte décroissant de la fécondité en France (Daguet, 2011), cette agente du guichet interprète à sa manière la politique nataliste « vouant le rôle de la mère au foyer » à la femme (Moreau, 2005) et considère que faire des enfants légitime la présence en France des épouses étrangères. À ce titre, s'il importe de prendre en considération la trajectoire migratoire singulière de chaque conjoint de Français, la règle vaut également pour les agents administratifs. Puisque leurs représentations personnelles ne sont pas absentes de leurs pratiques professionnelles. Les discours institutionnels qu'ils portent sont indissociables de ceux émis à leur titre personnel.

Dans l'étude de l'interaction entre des agents administratifs et des conjoints de Français, une approche articulant les rapports sociaux du genre, de la classe sociale et de l'origine ethnique nous semble féconde. Elle permet de montrer la complexité et la diversité de profils migratoires derrière une catégorie administrative « conjoint de Français » définie comme allant de soi. Du point de vue ethnique, notre enquête a d'abord montré que les Chinois ne sont pas, a priori, une population visée par la formation civique. Ensuite, au sein des Chinois « conjoints de Français », les rapports du genre se représentent de manière différente chez les hommes que chez les femmes. Pour ces dernières, les fonctions de procréation peuvent être mises en avant par rapport à leurs aspirations personnelles. Alors que pour les hommes, ils sont amenés à faire face aux normes familiales promouvant une égalité entre sexes, à la fois à l'intérieur et l'extérieur du foyer. Ce processus d'appropriation de nouvelles normes (par exemple se sentir utile par contribuer aux tâches domestiques) peut être qualifié par certains hommes chinois notamment ceux non qualifiés en France, de « féminisation ». La dépendance à leur conjointe française – en premier lieu d'ordre administratif – peut s'étendre au niveau linguistique et économique. Ceci les place davantage dans une position de « dominé » par rapport à leur partenaire.

Nous pouvons ainsi parler d'une féminisation du statut de « conjoint de Français », quel que soit le sexe – homme ou femme – du demandeur de ce type de titre de séjour. Les hommes ont tendance à être assignés à l'image d'« hommes au foyer » et à se sentir catégorisés comme tel. Alors que les femmes sont davantage traitées comme « procréatrices » : même si leur motif migratoire est fortement associé à la vie conjugale (leur mari) et/ou au projet professionnel (leur travail), elles se sentent incitées à faire des enfants.

En outre, la transmission des normes matrimoniales par des agents administratifs n'est pas toujours directe ou explicite. Elle se fait davantage par allusions ou par référence à des modèles de vie, de comportements et d'attentes jugées correspondre à une certaine idée de ce que devrait être un « conjoint de Française » ou une « conjointe de Français ».

Au fur et à mesure de l'installation du couple, les Chinois conjoints de Français que nous avons rencontrés découvrent progressivement des normes familiales intériorisées par leur partenaire et leur belle-famille – tout dépend

quel-le conjoint-e on a épousé-e –. Le processus d'appropriation (ou non) de ces normes par les enquêtés va de pair avec leur prise de connaissance sur la composition de l'espace social français.

L'ajustement des normes familiales durant la phase de l'installation : découverte de la belle-famille française et dynamiques conjugales étendues à l'international

Tous les enquêtés n'ont pas été présentés en face à face à la belle-famille avant le mariage. Certains hommes « préfèrent » établir le lien avec leur belle-famille après le mariage, notamment ceux ayant immigré par ce moyen. En témoigne Chi :

« Je préfère découvrir ma belle-famille en France. Cela évite que les gens [de Chine] disent que je compte sur mes beaux-parents pour immigrer. Cela montre ma détermination d'épouser une Française même si ses parents sont pauvres ! »

Son discours renvoie en partie aux représentations du gendre déplacé, introduites ci-avant. Contrairement aux hommes, toutes les femmes que nous avons rencontrées insistent pour rencontrer leur belle-famille française avant la décision du mariage²⁷, au moins par communication en ligne. Le terme « *zhigen zhidi* » (« connaître la racine, connaître le fond ») est utilisé à plusieurs reprises par ces femmes pour justifier cette nécessité de rencontre en amont. Cependant, malgré cette volonté, faute de temps et/ou du fait de la distance géographique, l'essentiel de la découverte de la belle famille s'effectue en aval du mariage.

Les mariages extra-ethniques : rencontres de deux trajectoires sociales dans l'espace transnational

Ces conjoint-e-s apprennent à l'occasion des réunions familiales, le style de vie de leurs beaux-parents, et plus généralement les normes familiales et les goûts de tel ou tel milieu social²⁸. La description par Bing de sa première rencontre avec ses beaux-parents est à ce sujet révélatrice. Ces derniers sont professeur de chant au conservatoire municipal et orthophoniste, résidant en banlieue sud de Paris :

« J'étais très stressé, j'avais peur qu'ils ne m'apprécient pas. Sans emploi et en apprentissage de français, je n'avais pas le profil d'un homme ayant réussi [en rigolant]. À côté, Ève essayait de me rassurer en me disant, "don't worry, everything will go well". À la porte, avec une bouteille d'alcool de riz à la main [comme cadeau], je me disais dans ma tête : "En tous cas il faut y aller, qu'ils m'apprécient ou pas, le mariage a déjà eu lieu." Nous avons donc traversé un jardin bien soigné, puis sommes arrivés devant une grande maison, et je suis redevenu stressé, frappé par la beauté du lieu, comme dans un film. »

27 Cela rejoint les résultats de recherches effectuées sur d'autres terrains. Voir par exemple Freeman (2011) et Tseng (2015).

28 Les enquêtés dans cette étude sont de véritables acteurs dans un espace transnational, au sens où ils créent et entretiennent des relations sociales entre des lieux multiples qui lient leurs sociétés d'origine et d'accueil (Glick-Schiller et al., 1992 ; Basch et al., 1994), ici en l'occurrence, par des pratiques familiales.

Une fois entré dans la maison, les regards de Bing sont vite attirés par les nombreuses décorations artistiques : instruments de musique, peintures, photos, calligraphies. « *Une bonne famille, mais très sympa* », Bing qualifie comme telle sa belle-famille :

« Je n'aurais jamais imaginé un tel décalage [de milieu] entre nos deux familles. Si Ève était Chinoise, elle ne m'épouserait jamais. [...] Depuis chez mes beaux-parents, j'ai l'impression d'avoir découvert une autre manière d'être mari, par exemple, ils préparent la cuisine puis rangent ensemble. En effet, ce n'est pas parce qu'on nettoie la table à la maison, que l'on n'est plus un homme ! »

Le mariage de Bing constitue véritablement pour lui une mobilité sociale d'ordre ascendante. Les beaux-parents de Bing sont parisiens soixante-huitards issus du milieu intellectuel, où les rapports égalitaires du sexe et du genre sont souvent les plus revendiqués. Alors que Bing, issu du milieu populaire en Chine et immigré sans emploi ni diplôme reconnu en France, il entre dans le processus d'ajustement des normes familiales au moment de son ascension sociale. Dans son milieu d'arrivée, il observe au sein du couple de génération antérieure une forme d'égalité entre homme et femme à travers le partage des tâches domestiques, et effectue un travail d'intériorisation de ces normes familiales, différentes de celles auxquelles il était attaché avant l'émigration de la Chine : l'homme s'occupe principalement de l'extérieur et la femme est chargée des tâches domestiques. En quelque sorte, ses observations dans la belle-famille ont servi comme exemple d'égalité entre sexes pour son propre couple avec Ève. Comme dit ci-avant, pendant la période où Bing préparait ses démarches administratives et apprenait le français, c'était en effet lui-même qui se chargeait principalement des tâches domestiques.

La mobilité sociale à travers un mariage extra-ethnique, et plus précisément l'effet de classe croisant l'effet de genre, peut également générer des conflits intergénérationnels (entre l'enquêté et ses beaux-parents) au cours du processus d'ajustement des normes familiales. C'est par exemple le cas de Tan. Issue de parents dentistes ayant reçu en partie leur formation en Allemagne, Tan se considère comme une femme chinoise de « nouvelle génération » : indépendante, ayant un esprit ouvert à l'égalité entre homme et femme. Sa belle-mère, Française d'origine algérienne, est agente immobilière à la retraite. Quant à son beau-père, il avait quitté la famille quand son fils était encore enfant. Tan raconte :

« Je ne connaissais pas tous les débats autour de l'histoire entre la France et l'Algérie, sinon, je les [sa belle-mère et son mari Pierre] connaîtrais mieux. Surtout leurs caractères, ma belle-mère est quelqu'un de courageux et d'émancipé. Elle a dû se battre toute sa vie pour faire sa place, dans sa famille d'origine en Algérie, dans sa belle famille française, comme dans son milieu professionnel. Ses efforts ont beaucoup marqué Pierre dès son jeune âge. C'est pour ça qu'il est fier de sa mère. Moi aussi, je l'admire sur certaines choses. Tout ça il n'y a pas de problème. Mais quand elle s'impose dans notre vie de couple, là je ne le supporte pas ! »

Les premiers désaccords entre Tan et sa belle-mère remontent à la prise de décision pour changer (ou non) son nom de famille après le mariage. La mère de Pierre est pour le changement de nom, en disant que « *le même nom vous*

unit encore plus ». Ne voulant pas le changer au départ, Tan a fini par accepter cette proposition, qui a en effet généré par la suite un impact positif sur ses démarches administratives à la préfecture (vu ci-avant). Le discours de Tan témoigne de l'évolution de son avis, ainsi que des tensions entre différentes normes matrimoniales :

« En Chine, même pour la génération de mes parents, ça ne se fait pas systématiquement. Ma mère par exemple, elle n'a pas pris le nom de mon père. Ce qui m'a fait accepter, c'est plutôt le côté in-prononçable de mon nom chinois pour les Français. Mais au moment de le faire, je me suis dit : "Tu es en train de faire comme à l'ancienne, comme ce que l'on dit en mandarin, jiaji suiji, jiagou suigou" [en épousant un coq on devient une poule, en épousant un chien on devient une chienne]. Bien plus tard, j'ai compris que pour ma belle-mère, prendre le nom du mari, voulait dire que la femme obéisse symboliquement à son mari ! »

En effet, la question des choix de prénom et de nom reflète à l'échelle de petits groupes, la répartition du pouvoir dans la famille (Coulmont, 2011). Face aux normes imposées par sa belle-mère au sujet du changement de nom, Tan se réfère aux normes qu'elle avait intériorisées auparavant, non seulement en Chine, mais notamment dans son milieu d'origine – issue des parents médecins spécialistes déjà exposés aux pensées occidentales – où la domination masculine au sein du couple est remise en cause. Au final, la décision de changement de nom est prise plutôt pour une raison « pratique » (phonétique) qu'une raison de valeur, ou d'appropriation de nouvelles normes transmises par la mère de Pierre. Plus tard, après la naissance de l'enfant du jeune couple, des tensions entre Tan et sa belle-mère ont explosé dans le choix du prénom de l'enfant et la transmission de son nom de famille. Tan « s'est battue » pour y intervenir.

Le jour où Tan a accouché, sa belle-mère lui a rendu visite à la clinique²⁹. En présence du jeune couple, elle a dit en regardant le bébé : « *petit "Imad"*³⁰, *ça vous plaît comme prénom ?* ». En position permanente de médiateur entre sa mère et sa femme, Pierre s'est déclaré sans opinion. Quant à Tan, elle a d'emblée tenu un ton à la fois critique et ironique : « *Imad, ça ne sonne pas bien, ça se rapproche de "ni ma de", en mandarin, c'est une insulte de type "fucking your mam"* ». Furieuse, sa belle-mère a répondu : « *On s'en fout de la prononciation en mandarin, personne ici en France ne va l'appeler à la chinoise* ». Tan s'est tout de suite énervée : « *Comment ça ? ! Je serai la première à lui parler le mandarin ! Même pour nos proches en Chine, c'est pratique d'avoir un prénom pouvant être transcrit [en mandarin]* ».

²⁹ Tan a accouché dans une clinique privée, située dans le sud du 17^e arrondissement à Paris.

³⁰ Sans que Tan en soit consciente, « Imad » est un prénom d'inspiration maghrébine. Il est donc intéressant de noter la dimension symbolique du prénom, ainsi que la volonté du retour à l'origine dans la transmission familiale du deuxième degré d'ascendance à l'enfant.

Encadré 2 : Le système historique des noms et prénoms en Chine et son usage de nos jours en France

Dans la Chine ancienne, il existe un système des noms et prénoms informels, formels, et parfois rituels, qui désignent une même personne (Qian, 1982)³¹. De nos jours, donner à l'enfant un « petit surnom » (*xiaoming*) dont l'usage est intrafamilial reste une pratique courante au pays. Ce petit surnom diffère du « grand nom » (*daming*), qui est officiellement enregistré sur la pièce d'identité. L'un comme l'autre, ces prénoms sont par nature « composés », à partir de caractères chinois au gré de la volonté des parents. Quant au choix du nom de l'enfant, en Chine comme en France, les privilèges réservés à la fonction paternelle sont abolis (Casper *et al.*, 2006). Les enfants peuvent porter le nom de la mère, ou celui du père, voire les deux ensembles, même si le choix du nom du père reste de loin le plus répandu (Li, 1989). Spécifiquement dans le cas de « *daochamen* », quand il s'agit d'une installation du gendre dans sa belle-famille, l'enfant né du jeune couple porte souvent le nom de famille de sa mère. Parfois, il est même demandé à l'homme en question de prendre le nom de famille de sa femme. Dans notre étude, les vingt-deux enfants issus des couples rencontrés sont tous nés en France. Chacun a deux noms : un « petit surnom » composé de caractères chinois dans lequel s'affiche dans la plupart des cas le nom de famille de son parent chinois – celui de sa mère ou de son père – ; un autre, « grand nom », dans lequel apparaissent à la fois les noms de famille français et chinois quand son père est Chinois, ou s'affiche très souvent uniquement le nom de famille français quand sa mère est Chinoise (à l'exception d'un cas où les noms de père français et de mère chinoise sont tous les deux affichés).

Après une longue période de négociations accompagnées d'une médiation de la part de Pierre, Tan s'est « retirée » du choix du « grand nom » de son fils :

« Enfin, je ne pouvais rien y faire. Pierre ne dit rien, il écoute sa mère. Face à l'autorité de ma belle-mère, je me suis réconfortée en me disant que ce serait la même chose en Chine. Si j'avais épousé un Chinois, l'enfant porterait son nom de famille, et les beaux-parents interviendraient aussi dans le choix du prénom. Mais ici au moins c'est moi qui lui ai donné son "petit surnom", en mandarin, Cheng Linpeng. Mon fils porte ainsi mon nom de famille. »

Dès lors Tan appelle l'enfant exclusivement par ce petit surnom. Elle a par ailleurs insisté pour qu'il soit enregistré sur le passeport de l'enfant, dans la case du « deuxième prénom ».

À plusieurs reprises, Tan parle de ses impressions de « faire à l'ancienne » en matière des rapports sociaux entre hommes et femmes. Ceci est étroitement lié à sa mobilité sociale via le mariage : d'une famille de dentistes en milieu urbain chinois à une famille monoparentale française d'origine algérienne de classe moyenne, Tan est ainsi amenée à faire face à des normes familiales très diffé-

31 Autrement dit, un même individu peut recevoir plusieurs noms, et apparaître sous différentes appellations selon son âge, son statut à l'époque des faits exposés, selon l'œuvre lue, et selon la date d'écriture de l'œuvre lue.

rentes, non seulement ethniquement ou culturellement parlant, mais également du point de vue de la classe sociale. En comparant avec le cas de Bing, nous notons qu'il existe une pluralité de modèles familiaux français. Tout dépend des milieux d'origine et d'arrivée des deux membres du jeune couple.

Outre l'effet de la classe, le genre intervient de manière significative dans la transmission du nom de famille. Pour un homme chinois, le fait d'être immigré dans le pays de sa conjointe semble pouvoir atténuer son envie de monopoliser la perpétuation de la descendance. C'est le cas de Xiang, qui nous relate l'histoire de la nomination de sa fille, appelée Léa Tong-Morin et Tong Molan :

« Le prénom Léa était proposé par Cécile, car elle l'aime bien. C'est facile à prononcer en mandarin et proche de Lei « 蕾 », bouton de fleur. Pour son nom de famille, mes parents voulaient bien qu'elle porte uniquement mon nom, Tong [avec un ton ironique] ! Mais on vit en France, et elle est métisse. Ça se voit par son apparence et cela devrait se lire aussi par son nom de famille, Tong-Morin, c'est logique. Puis son petit surnom en famille est Tong Molan, Molan s'inspire de la prononciation du nom français Morin, mais on a choisi nous-mêmes les deux caractères « 墨 » et « 兰 », encre de Chine et orchidée. Là encore, mes parents m'avaient envoyé une proposition, mais ce n'est pas leur affaire. Surtout ça ne sert à rien : le petit surnom sert à appeler l'enfant en famille, on ne vit pas du tout avec eux. [...] Du côté des parents de Cécile, ils nous ont laissés tranquilles [dans la nomination de l'enfant]. »

Dans le cas de Xiang, la nomination de l'enfant s'est réalisée uniquement au sein du jeune couple, même si les parents de Xiang voulaient intervenir. Par son rejet des normes familiales que ses parents voulaient lui transmettre – telles que l'enfant porte uniquement le nom de famille du père et que les grands-parents paternels donnent au petit-enfant un petit surnom –, Xiang a affirmé sa rupture avec son milieu d'origine³².

En comparaison des trois cas précédents, il s'avère pertinent de penser le genre, la classe et l'origine ethnique comme des producteurs conjoints de normes matrimoniales et familiales dans un contexte de migrations internationales. En fonction du milieu d'origine et du milieu d'arrivée de l'enquêté-e, il ou elle se trouve au carrefour de différents systèmes de normes familiales et matrimoniales intériorisées et à intérioriser. Les processus de la transformation de normes familiales chez ces individus marquent ainsi les différentes étapes de leur socialisation dans l'espace transnational. Il s'agit des dynamiques de reconstruction en permanence des rapports sociaux qui y sont négociés, entre conjoints, entre générations, entre scènes sociales et entre pays.

La transformation des normes familiales dans une approche du cycle de vie : penser la parenté dans l'espace transnational

Cette transformation des normes familiales doit être également examinée dans une approche du cycle de vie. Avec le développement de l'enfant, ces conjoints de Français, pris dans les pratiques éducatives parentales, continuent à ajuster leur référence des normes familiales. Le cas de Xiang est à ce propos

32 La recherche de Renahy (2010) sur le devenir des enfants des classes populaires rurales en Bourgogne, montre également une transformation des modes d'accès à la vie conjugale, qui accomplissent une rupture avec l'ancien monde ouvrier.

illustratif. Ayant précédemment affirmé une rupture avec son milieu d'origine, Xiang a rétabli, à la suite d'une remarque de sa fille, des liens avec ses propres parents.

Xiang transmettait peu de mémoires familiales et de connaissances sur la Chine à Léa. Jusqu'à l'âge de trois ans, Léa a voyagé une seule fois en Chine. Un jour en rentrant de l'école, elle a raconté à Xiang : « *Aujourd'hui on a appris le mot "orphelin." Papa, on dirait que tu es un orphelin [...]* ». Interpellé par ce commentaire venant de sa propre fille, Xiang a commencé à remettre en cause son rapport à la Chine et à sa généalogie :

« Jusqu'au moment où Léa a sorti cette phrase, je ne me suis jamais posé la question des racines, pour moi-même. C'était mon choix de communiquer peu avec mes parents, et d'éduquer ma fille dans un environnement français. »

Au-delà des conflits avec ses parents autour du mariage avant l'émigration, le style de vie « à la française » que Xiang adoptait est également lié à son parcours après l'immigration. À la fin de ses démarches administratives, voulant obtenir un diplôme reconnu en France, Xiang a suivi une formation à l'École de photographie de Paris et travaille dès lors comme photographe indépendant, en coopération avec des magazines français. Par une phrase naïve, Léa a pointé le « déracinement » (Bourdieu et Sayad, 1964) de son père. S'étant rendu compte de la potentielle influence de cette rupture avec ses parents sur le développement de sa fille, Xiang a pris la décision de renouer les contacts avec ces derniers :

« La remarque de Léa m'a fait beaucoup réfléchir. Pendant des journées, c'était une phrase de mon père qui occupait tout mon esprit, le jour où je suis parti pour la France, il m'a dit : "Tu nous as trahis, tu te feras trahir !" Maintenant, je commence à comprendre un peu pourquoi il m'avait dit ça. »

L'évolution des pratiques éducatives parentales chez Xiang témoigne les natures dynamique et continue de la transformation des normes familiales, ainsi que l'impact des générations et du système de parenté sur la vie du couple extra-ethnique. Les comportements d'un conjoint étranger vus comme « déviants » par sa génération ascendante – tels que rompre avec des normes familiales dominantes dans son milieu d'origine en Chine – peuvent être ultérieurement remis en cause par lui-même lorsqu'il est assigné au rôle de « parent étranger », en exerçant des pratiques éducatives parentales à son tour dans un contexte transnational. Au cours du rapprochement de Xiang avec sa famille d'origine, nous observons également une transformation des relations conjugales, entre Xiang et sa femme. Cela se reflète dans divers aspects de vie : dans le choix de destination de vacances scolaires³³ comme dans les pratiques alimentaires à la maison. Xiang propose qu'au moins deux dîners par semaine, la famille mange à la chinoise. Cette proposition – acceptée par Cécile – entraîne par la suite une répartition des tâches domestiques au sein du couple : avant c'était principalement Cécile qui préparait à manger, et maintenant, Xiang se charge de

33 Ayant l'habitude de passer les vacances soit aux côtés des parents de Cécile, soit en mode découverte à l'étranger – sauf en Chine –, ce jeune couple décide de passer dorénavant plus de temps en Chine. Xiang dit que ce choix d'aller en Chine est « *quelque chose de nouveau pour notre [son] couple, pour moi [lui] aussi* ».

la préparation des repas chinois en question. Les rapports ethno-alimentaires ont ainsi modifié la division du travail domestique entre homme et femme. À ce titre, les normes familiales segmentées telles que les transmissions intergénérationnelles des goûts et des valeurs et la répartition des tâches domestiques intraconjugales s'influencent l'une l'autre et se transforment mutuellement.

L'espace transnational formé par des couples extra-ethniques : transformation des normes et des hiérarchies sociales, et mobilités sociales

Les « conjoints de Français », malgré le sens administratif et le droit juridique liés à cette catégorie, englobent une diversité de trajectoires sociales. Ayant mis la focale sur une population d'origine chinoise qualifiée – soit en Chine, soit en France, soit dans les deux pays – chez qui ne se présente pas l'enjeu de la régularisation par l'acte de mariage, nous avons examiné la transformation genrée des normes familiales et matrimoniales, en privilégiant trois scènes sociales au cours de leur migration internationale : départ de la famille d'origine en présence des parents en Chine, procédures administratives avec des agents administratifs français, et installation du couple à la découverte de la belle-famille en France. Nous avons vu dans quelle mesure le lien qui rattachait ces migrants chinois à l'univers dans lequel ils avaient été socialisés joue un rôle dans leur perception de la société de résidence et les projets d'avenir qu'ils y nourrissent (Sayad, 1999). Vivant presque simultanément dans plusieurs univers à la suite des migrations internationales, ils redéfinissent en permanence leur degré d'appartenance aux espaces sociaux de départ et d'arrivée. En accordant une attention cruciale à la temporalité – en migration, en cycle de vie, en socialisation et en mobilité sociale –, nous avons tenté de mettre en relief la « présence du passé » (Waldinger, 2006) au sein des réseaux familiaux transnationaux, à travers l'analyse du processus de transformation des normes matrimoniales et familiales à l'échelle individuelle.

Nous avons montré comment ces migrants chinois hommes et femmes dénaturent eux-mêmes les normes de genre lorsqu'elles prennent le recul par rapport à la société d'où elles viennent et à la société dans laquelle elles immigrent. À chaque étape à la fois de migration et de mariage des enquêtés – de l'émigration à l'immigration, du déplacement de la famille d'origine en Chine à la belle-famille en France –, nos analyses sur les manières dont les enquêtés s'adaptent aux normes matrimoniales et familiales montrent que ces migrant·e·s sont situé·e·s à la rencontre de différents systèmes de normes sociales, qui sont loin d'être figées comme d'ordres « culturels » (chinoises, françaises), mais produites de manière intersectionnelle par les rapports sociaux de genre, de classe, de génération et d'ethnicité. Ces conjoint·e·s de Français·es effectuent constamment un travail d'ajustement des dispositions conformément à des systèmes de références distincts.

Les normes matrimoniales et familiales sont ainsi négociées, appropriées et réappropriées, au sein du couple, mais également à travers des générations et des liens de parenté. Nous constatons à ce titre « la nécessité de situer les liens et les relations transnationales à l'intérieur de la trajectoire de vie des migrants » (Boccagni, 2012). Cela rejoint par ailleurs ce que Darmon (2010)

qualifie de « théories indigènes de la malléabilité de l'habitus », les conceptions qu'ont les individus de la possibilité des transformations individuelles. Dans ce sens, en mobilisant une approche en termes d'intersectionnalité, cette recherche semble avoir contribué aux études sur la socialisation et la mobilité sociale de l'individu, dans un contexte de la circulation transnationale des normes qui dépasse un espace national défini, autrement dit à travers le cas de mariages extra-ethniques dans le contexte des migrations internationales.

Références bibliographiques

Algava Élisabeth et Bèque Marilyne (2008) Nouveaux détenteurs et détentrices d'un titre de séjour : des trajectoires familiales et professionnelles contrastées, *Regards sur la parité*, [en ligne]. URL : http://www.insee.fr/fr/ffc/docs_ffc/ref/fhparit08c.pdf

Attané Isabelle (2006) The demographic impact of a female deficit in China, 2000-2050, *Population and Development Review*, 32 (4), pp. 755-770.

Basch Linda, Glick-Schillier Nina and Blanc-Szanton Christina (1994) *Nations Unbound: Transnational Projects, Post-colonial Predicaments, and De-territorialized Nation-States*, Langhorne, Gordon & Breach, 356 p.

Boccagni Paolo (2012) Revisiting the "Transnational" in Migration Studies: A Sociological Understanding, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 28 (1), pp. 33-50.

Borrel Catherine (2004) Les limites de l'approche statistique des circulations migratoires. Le système statistique français, *Revue française des affaires sociales*, 2, pp. 73-85.

Bourdieu Pierre et Sayad Abdelmalek (1964) *Le Déracinement, la crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*, Paris, Minuit, 224 p.

Bozon Michel et Héran François (2006) *La formation du couple*, Paris, La Découverte, 267 p.

Casper Marie-Claude, Granet Frédérique et Pradelles de Latour Charles-Henry (2006) Choisir un nom de famille... Une approche pluridisciplinaire des implications de la réforme du nom, *L'Homme*, 179 (3), pp. 201-217.

Chevron Sylvain (2009) *La réforme des structures en charge de l'immigration. De l'ANAEM à l'OFII*, Paris, L'Harmattan, 272 p.

Collins Patricia Hill (2000 [1990]) *Black Feminist Thought! Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, New York, Routledge, 354 p.

Constable Nicole (2003) *Romance on a global stage*, Berkeley, University of California Press, 293 p.

Coulmont Baptiste (2011) *Sociologie des prénoms*, Paris, La Découverte, 128 p.

Daguet Fabienne (2011) La fécondité en France au cours du XXe siècle, *Insee Première*, 873, [en ligne]. URL : <https://www.epsilon.insee.fr/jspui/bitstream/1/412/1/ip873.pdf>

Darmon Muriel (2010) Des jeunesses singulières, *Sociologie de l'ascétisme juvénile, Agora débats/jeunesses*, 56, pp. 49-62.

Dorlin Elsa (2005) De l'usage épistémologique et politique des catégories de sexe et de race dans les études sur le genre, *Cahiers du Genre*, 39, pp. 83-105.

Fassin Éric (2015) D'un langage l'autre : l'intersectionnalité comme traduction, *Raisons politiques*, 2 (58), pp. 9-24.

Fei Juanhong/费涓洪 (1998) 上海郊区入赘婚的变迁, 华南农村社会文化研究论文集, 台北, 中央研究院民族研究所.

Freeman Caren (2011) *Making and Faking Kinship: Marriage and Labor Migration between China and South Korea*, Ithaca, Cornell University Press, 280 p.

Glick-Schiller Nina, Szanton Blanc Cristina and Basch Linda (1992) Transnationalism: A new analytic framework for understanding migration, *Annals of the New York Academy of Sciences*, 645, pp. 1-24.

Gourdeau Camille (2014) « On a un Malien très tolérant aujourd'hui ! » Représentations et marginalisation des signataires du Contrat d'accueil et d'intégration, *Cahiers de l'Urmis*, [en ligne]. URL : <http://journals.openedition.org/urmis/1275>

Guo Songyi/郭松义 (2005) 从赘婿地位看入赘婚的家庭关系 — 以清代为例. 清史研究, 4, pp. 1-7.

Insee (2012) *Immigrés et descendants d'immigrés en France*, Paris, Édition Insee Références, 265 p.

Le Renard Amélie (2014) « On n'est pas formatés comme ça en Occident ». Masculinités en compétition, normes de genre et hiérarchies entre nationalités dans une multinationale du Golfe, *Sociétés contemporaines*, 94 (2), pp. 41-67.

Li Qiude/李秋德 (1989) 姓氏问题对社会的危害不可忽视, 社会, 4, pp. 31-31.

Lillo Natacha et Rygiel Philippe (Dir.) (2007) *Images et représentations du genre en migration. Mondes atlantiques XIXe-XXe siècles*, Paris, Publibook, 140 p.

Lochak Danièle (2006) L'intégration comme injonction. Enjeux idéologiques et politiques liés à l'immigration, *Cultures & Conflits*, 64 (4), pp. 131-147.

Ma Mung Emmanuel (2000) *La diaspora chinoise : géographie d'une migration*, Paris, Ophrys, 176 p.

Ma Mung Emmanuel et Guillon Michelle (Dir.) (1992) La diaspora Chinoise en occident, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 8 (3), pp. 5-209.

Merckling Odile (2010) Politiques migratoires, compétences « féminines » et sortie du travail informel. Les enjeux de la lutte des femmes sans papiers de l'aide à domicile, *NAQD*, 28 (1), pp. 79-98.

Moreau Anne-Lise (2005) Sur l'éducation des enfants et les droits à la retraite, *Travail, genre et sociétés*, 14 (2), pp. 131-147.

Pan Suiming et Zeng Jing/潘绥铭, 曾静 (2000) 中国当代大学生的性观念与性行为, 商务印书馆.

Poiret Christian (2005) Articuler les rapports de sexe, de classe et interethniques, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 21 (1), pp. 195-226.

Qian Xuequan/钱雪泉 (1982) 姓名可以反映社会情况, 社会, 3, p. 66.

Rault Wilfried (2007) Entre droit et symbole, *Revue française de sociologie*, 48, pp. 555-586.

Renahy Nicolas (2010) *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte, 284 p.

Santelli Emmanuelle et Collet Beate (2003) Comment repenser les mixités conjugales aujourd'hui ? Modes de formation des couples et dynamiques conjugales d'une population française d'origine maghrébine, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 19 (1), pp. 51-77.

Sayad Abdelmalek (2006) *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. Les enfants illégitimes*, Paris, Raisons d'agir, 205 p.

Sayad Abdelmalek (1999) *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Le Seuil, 448 p.

Singly François (2004[1987]) *Fortune et infortune de la femme mariée*, Paris, PUF, 256 p.

Slama Serge (2007) Un chemin de l'identité. Le tri des étrangers par l'assignation à une identité, *Savoir/Agir*, 2, pp. 39-49.

Spire Alexis (2012) Au nom de la fraude, *Plein droit*, 92 (1), pp. 4-5.

Spire Alexis (2008) *Accueillir ou reconduire. Enquête sur les guichets de l'immigration*, Paris, Raisons d'agir, 124 p.

Sun Liping/孙立平 (2003) 断裂：20 世纪 90 年代以来的中国社会, 北京, 社会科学文献出版社, 284 p.

Sun Peidong/孙沛东 (2012) “白发相亲” — 上海相亲角的择偶行为分析, 南方人口, 27 (2), pp. 30-36.

Tang Qun/唐群 (2005) 宋代“榜下捉婿”之风及影响, 西安建筑科技大学学报, 社会科学版, 23 (4), pp. 27-30.

Tribalat Michèle (2009) Mariages « mixtes » et immigration en France, *Espace populations sociétés*, 2, pp. 203-214.

Tseng Hsun-Hui (2015) Gender and Power Dynamics in Transnational Marriage Brokerage: The Ban on Commercial Matchmaking in Taiwan Reconsidered, *East Asian History and Cultural Review*, 15, pp. 108-132.

Valetas Marie-France (2002) La subordination patronymique de la femme, *Travail, genre et sociétés*, 7 (1), pp. 180-184.

Waldinger Roger (2006) « Transnationalisme » des immigrants et présence du passé, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 22 (2), pp. 23-41.

Wang Simeng (2017) *Illusions et souffrances. Les migrants chinois à Paris*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 220 p.

Wang Simeng (2015) Des « soucis matrimoniaux » dans le contexte transnational : le cas des migrants et des migrantes chinois qualifiés à Paris, *Migrations Société*, 157, pp. 149-166.

Wang simeng (2014) *Expériences migratoires au prisme des usages des soins psychiatriques. Le cas de l'immigration chinoise en région parisienne. Une enquête ethnographique en institution et dans les familles*, Thèse de doctorat, ENS-EHESS.

Wang Simeng (2013) L'institution du mariage : réflexions générationnelles, une enquête, *China Analysis*, 45, pp. 44-48.

Xu Anqi/徐安琪 (2005) 夫妻权力和妇女家庭地位的评价指标：反思与检讨, 社会学研究, 4, pp. 134-152.

Yang Junhong/杨军红 (2007) 中国社会对来华留学生的接纳程度研究, 美中教育评论, 4 (31), pp. 21-26.

Yuval-Davis Nira (2015) Situated Intersectionality and Social Inequality, *Raisons politiques*, 2 (58), pp. 91-100.

Zhang Lixi/张李玺 (1998) 夫妻冲突：家庭性别分工模式重构过程中的一个必然现象, 妇女研究论丛, 3, pp. 4-8.

Zhao Minglong/赵明龙 (1986) 桂西壮族“入赘”婚俗初探, 广西民族研究, 2, p. 16.

Zheng Dandan et Yang Shanhua/郑丹丹, 杨善华 (2003) 夫妻关系“定势”与权力策略, 社会学研究, 4, pp. 96-105.

Simeng Wang

La transformation genrée des normes matrimoniales et familiales dans le contexte des migrations internationales. Le cas des Chinois-es « conjoint-e-s de Français-es » résidant en région parisienne

En s'appuyant sur une enquête qualitative menée auprès de Chinois-es conjoint-e-s de Français-es, des membres de leur famille et belle-famille et d'agents administratifs préfectoraux, cet article se propose d'analyser la transformation genrée des normes familiales et matrimoniales dans un contexte de migrations internationales, à travers une approche en termes d'intersectionnalité. Il s'agit d'une population d'origine chinoise qualifiée – soit en Chine, soit en France, soit dans les deux pays – pour laquelle ne se présente pas l'enjeu de la régularisation par l'acte de mariage. En privilégiant trois scènes sociales, au cours de leur migration, où ces conjoint-e-s de Français-es sont confronté-e-s à différents systèmes de normes matrimoniales et familiales de la manière la plus conflictuelle – départ de la famille d'origine en Chine, expériences administratives à la préfecture et à l'OFII, et installation du couple en France –, l'article vise à montrer que derrière cette catégorie administrative « conjoint-e-s de Français-es » présentée comme une catégorie allant de soi, il existe une diversité de trajectoires sociales et les migrants chinois hommes et femmes enquêtés dénaturalisent eux-mêmes les normes de genre. Les rapports sociaux de genre, de classe, de génération et d'ethnicité, fonctionnent de manière intersectionnelle, comme producteurs de normes matrimoniales et familiales en contexte de migrations internationales, et participent aux processus de socialisation de ces migrants internationaux. À ce titre, l'étude des couples extra-ethniques permet d'analyser un espace transnational dans lequel des normes et des hiérarchies sociales se transforment au croisement de la mobilité sociale et de la mobilité géographique.

The Gendered Transformation of Matrimonial and Family Norms in the Context of International Migration. The Case of Chinese "Spouses of French" Residing in the Paris Region

Based on a qualitative survey carried out among Chinese women and men spouses of French, their family and in-laws members, and prefectural administrative officers, this article aims to analyze the gendered transformation of family and matrimonial norms in an international migration context, through an approach in terms of intersectionality. In this study, all Chinese migrants are qualified – in China, in France, or in both countries – and they are not involved in the issue of regularization through the act of marriage. By focusing on three social scenes during the migration of these spouses of French where they are faced with different systems of family and matrimonial norms in the most conflictual way – departure from their family of origin in China, administrative experiences in the prefecture and the French agency in charge of immigration and integration (OFII), and installation of the couple in France –, the article shows that behind this administrative category "Spouse of French", represented as a granted category, there is a diversity of social trajectories and Chinese migrant men and women interviewed denaturalize themselves gender norms. Gender relations, social classes, generation effects and ethnic relations operate in an

intersectional way as producers of family and marriage norms in international migrations' context, and participate in socialization processus of those international migrants. For this reason, the study of extra-ethnic couples makes it possible to analyze a transnational space in which social norms and social hierarchies are transformed at the intersection of social mobility and geographical mobility.

La transformación de género de las normas matrimoniales y familiares en el contexto de la migración internacional. El caso de los «cónyuges de franceses» chinos residentes en la región parisina

Basado en una encuesta cualitativa sobre cónyuges chinos de franceses, miembros de sus familias y familias políticas y funcionarios administrativos de las prefecturas, este artículo se propone analizar la transformación de género de las normas familiares y matrimoniales en un contexto de migraciones internacionales, a través de un enfoque en términos de interseccionalidad. Se trata de una población de origen china, cualificada – ya sea en China, en Francia, o en ambos países – para la cual la regularización por matrimonio no es sistemáticamente necesaria. Al enfocarse en tres escenarios sociales, durante su migración, en las que los cónyuges de franceses se enfrentan a varios sistemas de normas matrimoniales y de familia de la manera más conflictual – separación de la familia de origen en China, experiencias administrativas en prefectura y ante la Oficina Francesa de Inmigración y de Integración (OFII), e instalación de la pareja en Francia –, el artículo muestra que detrás de esta categoría administrativa «cónyuges de franceses», hay una diversidad de orígenes sociales y que las mujeres y hombres migrantes chinos encuestados desnaturalizan las normas de género. Las relaciones sociales de género, clase, generación y etnicidad, funcionan de manera interseccional, como productores de normas matrimoniales y familiares en contextos de migraciones internacionales, y participan en los procesos de socialización de esos migrantes internacionales. Por tanto, el estudio de las parejas no étnicas permite analizar un espacio transnacional en el que las normas sociales y las jerarquías se transforman en la encrucijada de la movilidad social y la movilidad geográfica.